

Brèves littéraires

Brèves

Mains amères

Suzanne Myre

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5920ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2001). Mains amères. *Brèves littéraires*, (58), 41–45.

SUZANNE MYRE

Mains amères

Deuxième mention d'excellence
Concours *Brèves littéraires* 2001 - Prose

Le sommeil l'avait attrapée à l'aurore, aux premières lueurs assassines. Ses paupières enfin se relâchèrent quand elle eut la certitude que les yeux de l'autre fixaient le vide avec nulle autre intention que de vivre la mort donnée. Que les mains ouvertes et crispées ne chercheraient pas à la toucher.

Sa mère gisait là, trop près d'elle, dans tout ce sang. Elle n'aurait pas aimé ce désordre dans ses cheveux sales qui s'enfuyaient de chaque côté de l'oreiller ; elle n'aurait pas aimé voir ses membres alanguis autour d'elle, comme des tentacules de pieuvre. Et cette tache rouge au centre de son ventre, ce ventre.

« Maman, je peux très bien laver mes cheveux toute seule. Je suis assez grande, toutes mes copines le font.

— Tu vas les laver à moitié, puis laisser du savon. Laisse-moi faire. »

Les mains osseuses malaxaient le cuir chevelu de Maria comme s'il s'agissait de se débarrasser du dernier de ses cheveux. La tête au-dessus du lavabo de

fonte blanche, elle regardait le savon dessiner des nuages et l'eau des chemins, puis disparaître dans le drain, entraînant dans leurs sillages de longs cadavres bruns. Parfois, elle en saisissait quelques-uns, les roulait en boule qu'elle cachait dans la poche de son petit tablier.

L'heure du bain suivait de près. Le gant de crin arrachait la fine pellicule de propreté de son petit corps et le rendait rouge comme un homard, presque cuit.

« Maman, tu frottes trop fort.

— Tu es sale, tu as joué toute la journée.

— Je peux me laver seule.

— C'est ça, et faire les coins ronds. »

Il n'y avait aucun coin rond sur le corps de Maria. Que des angles, des détours abrupts, des cavités sans mystère. Elle ne mangeait pas la nourriture de sa mère. À peine y trempait-elle le bout des lèvres, pour éviter la dispute. Elle jouait dans son assiette, jouait en même temps avec les boules de cheveux séchés dans la poche de son tablier, elle jouait toute la journée. Elle était sale, maman avait raison. Et maigre.

« Tu es rachitique, une vraie petite Biafraise. Allez, mange, tu me fais honte. Faut te remplumer.

— Je n'aime pas les fèves germées, on dirait des vers de terre, je n'aime pas le steak haché, je n'aime pas la sauce. On dirait que ça bouge dans le jus.

— Tu n'aimes rien. Ma foi comment j'ai pu faire une enfant aussi difficile. »

Facile. Maman prit papa par surprise, un soir où il avait bu. Il y avait un plan dans sa tête, elle croyait que c'était un plan qui le lui ramènerait, mais non. Maria vint au monde, maman toujours aussi seule. Quand papa mourut, Maria remplaça papa. Elle dormait près de maman, « collées-collées », en petites cuillères, elle écoutait maman lui raconter ses soucis, elle l'écoutait s'endormir tandis qu'elle, les yeux ronds, comptait les moutons. Ils portaient tous des bottines, car le pré était boueux.

Un jour, peu importe lequel, maman la surprit avec sa copine Agathe. Agathe était un peu nue, les mains de Maria se promenaient sur sa poitrine naissante. Elles riaient toutes les deux, se prenaient pour d'éminents docteurs. Le soir, maman frotta les seins de Maria avec le gant de crin en disant des choses que Maria essayait fort de ne pas entendre. Ça faisait trop mal. Dans le corps, dans les oreilles.

Maria éternuait ; ça y est, elle était bonne pour le sanatorium. Maman avait eu la tuberculose à douze ans. Une longue retraite de la vie quotidienne qui l'avait empêchée de jouer, qui l'avait laissé blanche et faible. Elle voyait Maria comme un prolongement d'elle-même, une pâle brindille que le moindre coup de vent pouvait emporter.

Maria jouait trop longtemps à l'élastique, maman lui criait de rentrer à la maison.

« Tu vas te faire mourir, tu n'as pas la santé pour te démener autant. Viens regarder la télé avec moi. »

À la télé, on montrait des inconnus, des hommes et des femmes qui ne signifiaient rien pour Maria. Maman lui désignait une plantureuse starlette avec des tas de cheveux et de courbes.

« Regarde, elle est belle, bien faite, elle a tout. »

Maria allait se regarder dans le miroir. Pas belle, pas bien faite, elle n'avait rien.

Certains matins, maman gardait Maria à la maison, pas parce qu'elle était si malade, mais parce qu'« elle » était malade. Maria jouait l'infirmière pour maman, suivait ses instructions. Elle imaginait que le bouillon qu'elle lui servait dans une grosse tasse grouillait de reptiles, et que ces serpents lui rongeraient le dedans. Ensuite, elle pourrait aller jouer pendant des heures, sans se fatiguer.

Un jour, elle refusa d'aider maman à laver la vaisselle. Elle préférait se concentrer sur ses devoirs, pour récolter de bonnes notes, susciter l'admiration de ses professeurs, de quelqu'un. Maman *échappa* une assiette qui se fracassa sur le carrelage. Maria boucha ses oreilles.

« Si tu étais venue m'aider, ça ne serait pas arrivé. Paresseuse. »

Le soir, elle lui lava la tête avec hargne et ressentiment. L'eau semblait trop chaude, ou trop froide. Les boules de cheveux grossissaient la poche de son tablier sur son ventre sans forme.

Cette nuit-là, la main de sa mère frôla un endroit sur le corps de Maria, ce même endroit d'où elle était issue. Elle ne bougea pas, laissa faire la main de la mère, s'efforçait de ne rien sentir. Elle était la remplaçante, après tout. Le lendemain, personne ne regarda personne dans les yeux. Et cela jusqu'à la fin.

Maintenant. Maria se relève, relève des années endormies en elle, regarde le corps de sa mère sur le lit, ce lit. Ses mains ouvertes vers le ciel, inutiles. Regarde ce ventre, la tache bizarre que forme le sang sur le ventre. On dirait un mouton. Il gambade dans un pré, il ne porte pas de bottines malgré les éclaboussures. Il est joyeux, il s'enfuit.